

Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine de la petite enfance.

Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...

L'AVENIR DE LA HAINE

Jean-Pierre Lebrun

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection Temps d'Arrêt est éditée par la Coordination de l'Aide aux Victimes de Maltraitance.

www.yapaka.be

Coordination de l'aide aux victimes de maltraitance
Secrétariat général
Ministère de la Communauté française
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



L'avenir de la haine

Jean-Pierre Lebrun

Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine de la petite enfance. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...

Cette publication reprend l'intervention de Jean-Pierre Lebrun présentée lors de la conférence qui s'est tenue le 22 novembre 2005 au centre culturel de Theux à Polleur-Theux.

Cette conférence s'est réalisée dans le cadre d'un partenariat entre le Service de l'aide à la jeunesse de Verviers, Section de Prévention Générale et la Coordination de l'aide aux victimes de maltraitance du Ministère de la Communauté française, en collaboration avec le Centre Culturel de Theux.

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection Temps d'Arrêt est éditée par la Coordination de l'Aide aux Victimes de Maltraitance. Chaque livret est édité à 10.000 exemplaires et diffusé gratuitement auprès des institutions de la Communauté française actives dans le domaine de l'enfance et de la jeunesse. Les textes sont également disponibles sur le site Internet www.yapaka.be

Comité de pilotage:

Jacqueline Bourdouxhe, Nathalie Ferrard, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Roger Lonfils, Cindy Russo, Reine Vander Linden, Nicole Vanopdenbosch, Laetitia Lambot, Dominique Werbrouck.

Coordination:

Vincent Magos assisté de Diane Huppert, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

Avec le soutien de la Ministre de la Santé, de l'Enfance et de l'Aide à la jeunesse de la Communauté française.

Éditeur responsable: Henry Ingberg – Ministère de la Communauté française – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles. Mars 2006

Ce qui nous irait bien, c'est que la haine ne nous habite pas, qu'elle ne soit pas en nous, qu'elle ne nous ait pas construite. Qu'il arrive qu'elle nous concerne oui, éventuellement dans la mesure où nous pouvons en être l'objet ou la victime. Que nous devions reconnaître qu'elle existe, oui malheureusement, nous ne pouvons l'empêcher d'exister. Mais qu'elle soit ailleurs, chez l'autre, le tout proche ou le très lointain, peu importe, mais pas à l'intérieur de nos propres remparts, pas dans notre propre cité, pas logée dans notre propre corps!

Nous aurons pourtant beau faire, beau dire, elle est là, la haine, dans notre vie au quotidien, dans nos colères, dans notre violence, dans notre agressivité bien sûr, mais aussi dans nos ruses, dans nos dérangements aussi bien que dans nos arrangements, dans la façon dont parfois nous regardons, dans le ton de notre voix, dans notre vœu de maîtrise, dans notre voracité, dans la manière dont nous nous adressons à l'autre ou dont nous évitons de lui répondre, dans le *comme* si nous ne l'avions pas vu, dans le suspens où nous le tenons ou dans le sur-le-champ avec

lequel nous lui donnons la réplique, dans le ridicule où nous le poussons, dans la boue où il nous arrive de le traîner, dans nos soi-disant gentillesse ou nos fausses amabilités... ou même dans nos silences. Enfin, à y regarder d'un peu plus près, il faut bien accepter ce constat : la haine m'habite. Elle est dans ma vie, dès son début sans doute et avant même que je m'en souvienne. Mais alors se pose d'autant plus la question : qui est-elle ou, encore, d'où vient-elle ?

L'histoire du mot en français ou son étymologie nous éclairent peu, seulement sa parenté avec l'ennui : ennuyer vient de *inodiare*, formé sur la locution latine *in odio esse*, être dans la haine, manière donc, d'entendre que la haine se loge dans l'ennui, manière de prendre en compte jusqu'où elle peut se dissimuler, mais toujours rien de ce qu'elle est vraiment, ni d'où elle vient.

Avançons ce que nous y entendons, au risque d'imposer ici au lecteur un long détour. Nous lui demandons donc de consentir à nous suivre dans notre développement pour pouvoir répondre à nos questions. Ne pouvons-nous dire que de la haine nous prend chaque fois que nous sommes contraints de tenir compte de ce qui vient d'ailleurs ? Qu'elle survient dès que l'autre interfère. A tel point que nous pouvons toujours nous demander si nous ne pourrions pas nous débarrasser de notre haine en même temps que de l'altérité de l'autre. Mais il ne faut pas penser pour autant que c'est la présence effective de l'autre qui est à l'origine de notre haine puisqu'il nous

arrive de ressentir de la haine hors sa présence. C'est plutôt du fait d'avoir reconnu une place à cet autre, même virtuellement, sans que celle-ci se réalise effectivement. Tout se passe comme si quelque chose en nous avait gardé la trace de ce que l'autre a pu s'imposer à nous ; nous contraindre, fût-ce une seule fois, en tout cas faire que nous devons compter avec lui. La haine, c'est donc aussi la trace de ce qu'autrui nous a atteint, au moins une fois.

Mais alors, qui est cet autre concret qui nous aurait atteint fût-ce une seule fois ? Bien sûr, on peut penser qu'il s'agit ici des premiers autres que nous avons rencontrés, autrement dit des parents, du père et de la mère que nous avons eus sans doute. Mais, à y réfléchir un tant soit peu, la question se pose de savoir s'ils ont été là comme des premiers autres qui se sont imposés à nous pour leur propre compte en quelque sorte ou, s'ils n'ont été là que comme des agents d'une altérité qui nous concerne tous, comme des représentants, des délégués, des témoins de la façon de faire sa place à de l'autre, et ainsi nous permettre de nous reconnaître de la même famille dans l'ensemble des espèces. Autrement dit, nos premiers autres n'ont-ils pas été là comme ceux qui nous ont initiés au langage, à cette aptitude qui nous spécifie comme êtres humains ?

Si nous souscrivons un tant soit peu à ce qui précède, nous devons aussitôt réaliser que la haine concerne d'abord le langage, que notre haine a une adresse au-delà des premiers autres en chair

et en os qui se sont occupés de moi. Même si c'est toujours par eux qu'elle transite, la haine nous habite du fait que nous parlons. Et pire encore, elle nous habite ainsi, irréductiblement, aussi intimement inscrite dans ce que nous sommes, qu'il suffit que nous y regardions d'un peu plus près pour ne plus pouvoir nous contenter de nous en déclarer l'objet ou la victime, parce que nous l'avons logée en chacun de nous dans le mouvement même de nous reconnaître capable de parole. Car parler, c'est aussi déposer l'autre en soi, l'y reconnaître, le révéler comme inscrit au cœur de notre être. Autrement dit, du fait que nous parlons, nous ne pouvons qu'avoir la haine ! Cette expression que les jeunes utilisent aujourd'hui souvent, « avoir la haine », dit bien qu'il ne s'agit pas tant d'avoir de la haine pour quelqu'un que d'avoir cette haine qui vous habite comme un parasite, comme un chancre.

Nous avons la haine du fait que nous parlons, car nous ne parlons jamais qu'avec des mots qui nous viennent des autres, nous sommes donc chacun, d'abord et avant tout, des intrusés, des contraints par la langue qui vient toujours de l'autre, des aliénés donc, des obligés des mots, des serfs du langage. Ainsi, pour le dire de manière abrupte, c'est parler qui induit la haine. Celle-ci est de ce fait autre chose que l'agressivité qui habite l'animal et dont nous savons pertinemment bien au travers de l'Histoire, qu'elle n'atteint pas ce que la haine est susceptible de produire chez les humains. La haine qui nous habite est donc d'abord haine de ce qu'implique la parole.

Mais qu'implique donc le fait de parler, qui susciterait, qui ainsi rendrait compte de notre haine ? C'est que parler suppose le vide. Parler suppose un recul, implique de ne plus être rivé aux choses, de pouvoir nous en distancer, de ne plus être seulement dans l'immédiat, dans l'urgence. Mais de ce fait, parler exige un dessaisissement, une désidération, parler contraint à un détour obligé, à la perte de l'immédiat. Parler nous fait perdre l'adéquation au monde, nous rend toujours inadapté, inadéquat ; ainsi, nous pouvons nous réjouir de ce que le langage nous permet mais nous pouvons tout autant nous lamenter de ce que le langage nous a fait perdre.

Cette perte a d'ailleurs inscrit en nous un fond de dépression permanente, d'insatisfaction irréductible. Bien sûr, à force de pratiquer le langage au quotidien, ce détour s'oublie. Qui donc, en parlant, pense que de ce fait, il est déjà toujours comme en exil, toujours déjà un peu ailleurs ?

C'est pourtant en cela que parler spécifie l'espèce humaine, le *parlêtre* disait Lacan. Entendons-nous bien, il ne s'agit pas ici d'exclure les sourds-muets. La capacité de parole ne dépend pas de la seule intégrité des organes phonatoires, elle tient à la mise en oeuvre de la faculté de langage – appelons-la comme cela mais, aujourd'hui, on dira plutôt de la compétence linguistique – c'est-à-dire de la capacité à user de ce système dans lequel nous avons tous la possibilité d'entrer, en principe, sauf avatar de notre neurophysiologie, et qui fait que nous relevons de la même famille, de la famille

des êtres humains, des *trumains* comme les appelait encore Lacan.

Citer ici Lacan, c'est rendre à César ce qui lui appartient. Si c'est à Freud que nous devons la naissance de la psychanalyse, c'est à Lacan que nous devons la reconnaissance de ce que le langage n'est pas qu'un simple outil, mais qu'il est ce qui subvertit la biologie de l'humain et fait dépendre notre désir de la langue.

Il convient de continuer à nous en étonner: notre existence – notre condition humaine – est entièrement marquée des conséquences de cette prise dans le langage. C'est cette condition d'être parlant dont il s'agit de prendre la mesure, qu'il faut explorer, qu'il faut mettre au travail. Bien sûr, on ne s'en étonne plus comme on ne se souvient pas qu'en respirant c'est de l'oxygène que l'on introduit dans son organisme. On n'a même nul besoin de le savoir pour que cela fonctionne. Et c'est pourquoi nous l'oublions. Mais cela ne devrait pas nous empêcher de continuer de nous en étonner. Nous sommes les seuls animaux qui échangeons par des mots, qui organisons nos échanges au quotidien avec du bla-bla-bla. Nous sommes des éternels bavards, des incessants paroliers, des baraguineurs, des jaspineurs qui grailonnent, qui crient, qui gueulent, qui murmurent, qui nasillent, qui radotent, qui profèrent... La liste est longue de ce à quoi nous autorise notre aptitude au langage et, comme le disait déjà Esope, c'est pour le meilleur autant que pour le pire, et vice-versa. Mais ce que permet cette capacité de parole per-

met, elle le paye aussi d'un prix et ce prix, c'est que nous habite le vide, le négatif, l'absence. C'est une condition pour la possibilité de la parole comme dans le jeu de taquin ou de pousse-pousse où il faut une case vide pour que les chiffres puissent coulisser et s'intervertir.

De ce fait, la condition humaine n'est pas seulement constituée par le positif que permet la parole mais aussi par le négatif autour duquel ce positif s'organise. C'est cet évidemment qui apparaît comme le cœur du langage, cette absence creusée dans la présence, ce trou fait dans le réel, de la même façon que le geste du potier façonne sa poterie en tournant autour d'un vide central. C'est dans le même mouvement qu'il fait son vase et entoure un vide. C'est ici que la haine s'origine. La raison de ma haine, c'est ce vide qui m'habite, auquel je suis contraint de faire sa place du fait que je parle. Voilà pourquoi Freud mettait la haine – et non l'amour – au départ de l'humain. En tant qu'êtres parlants, nous avons, d'une manière ou d'une autre, dû payer un tribut au négatif. Nous avons inscrit en nous cette part de négativité. Cette contrainte au vide qu'implique le langage, cette entame qu'ainsi il véhicule, cette négativité à laquelle nous ne pouvons nous soustraire, que peut-elle faire d'autre que susciter notre haine ?

Mais ne confondons pas pour autant l'adresse de cette haine. La méprise est en effet possible. La haine peut s'adresser à ceux qui transmettent les contraintes de la parole, à ces premiers autres qui nous ont entouré, eux-mêmes déjà marqués par

cette négativité que nous venons d'évoquer, donc truffés d'une absence et cause de l'irréductible insatisfaction; mais il ne faut pas oublier que l'adresse première, originelle, c'est toujours ce vide qu'implique la parole, et non pas ceux qui ont la charge de nous transmettre notre condition d'homme ou de femme.

Osons une comparaison pour faire entendre le poids de notre thèse et disons que pour le psychanalyste, la loi du langage est à l'humain ce que, pour le physicien, la gravitation est à la masse. Pas une seule masse, aussi petite soit-elle, n'échappe à la gravitation. Pas une seule part d'humain n'échappe à être contrainte par la Loi du langage. Dès que j'ai la potentialité de parler, même si je ne parle pas encore, du seul fait de cette potentialité inscrite dans mon patrimoine génétique, j'ai à me confronter à un monde toujours déjà organisé par le langage, donc par la négativité. Car ce qui caractérise un tel monde, c'est que toute présence y est truffée de l'absence. De ce fait, le mot peut réjouir mais dans le même temps déçoit. Car le mot – tout comme le vase du potier – ne peut se défaire du vide dont il est habité.

Mais la potentialité de langage que nous avons tous dès la naissance, en principe tout au moins, ne garantit pas pour autant de pouvoir parler. Tout un travail semble en effet nécessaire pour que l'enfant, cet in-fans – du verbe latin fari, parler – ce non-parlant, s'approprie l'usage de la parole. Travail qui relève partiellement des premiers autres qui l'entourent, ses parents, sa famille, ses enseignants,

en un mot de ceux qui se chargent de son éducation et plus généralement encore de la génération qui le précède. Mais partiellement aussi de lui-même, puisqu'il devra consentir à prendre la parole, consentir à s'impliquer dans son apprentissage d'abord, à se l'approprier ensuite. Viendra donc le moment où il pourra et devra lui aussi soutenir sa parole, donc se soutenir de son propre chef, assumer la responsabilité de son dire; c'est ce qu'on appelle la subjectivation, ou plus banalement devenir adulte et que l'on suppose réalisé lorsque le sujet atteint l'âge de la majorité légale.

Parler suppose en effet de pouvoir s'énoncer, d'être à même de s'engager dans sa parole, d'en assumer la responsabilité. Ceci n'est pas exigé à chaque fois que l'on parle. La plupart du temps lorsque nous parlons, nous circulons comme sur des autoroutes sans nous soucier à chaque moment de la destination. Mais il arrive que la chose nous est rappelée comme du dehors. Par exemple, lorsque ce que nous avons dit a blessé, a compté, a été un mot de trop. Que nous l'ayons voulu ou pas n'y change rien. Nous étions dans nos mots sans le savoir ou sans vouloir le savoir. Parfois au contraire, nous retenons notre souffle pour parler, nous nous questionnons, nous doutons avant de dire, nous savons que nous ne sommes pas certains de ce que nous allons avancer, mais nous disons quand même. Parfois encore, nous disons un Oui, ou un Non, sans en connaître toutes les conséquences. Il n'empêche. Chacun de nous est contraint d'assumer l'inconnu, de soutenir ce qu'il faut alors appeler un acte,

l'acte de dire. Cette fois-là, c'est comme franchir un seuil. Exemple souvent cité : César franchissant le Rubicon. Plein de gens franchissent, ont franchi et franchiront encore le Rubicon, ce petit ruisseau du nord de l'Italie, mais ce n'est pas pour autant un acte. Mais pour le consul, c'en était manifestement un, car en franchissant le Rubicon, il savait qu'il se mettait en guerre avec Rome sans pour autant savoir l'issue de cette guerre mais en assumant par avance toutes les conséquences de sa décision. C'est en cela que la traversée du Rubicon par Jules César reste pour nous, le modèle d'un acte.

Ce moment de l'acte est le seul où nous pouvons percevoir et même éprouver combien le vide est inclus dans la parole, que c'est donc bien à partir de ce vide que nous parlons. Ceci ne va d'ailleurs pas sans angoisse. Une angoisse légitime en l'occurrence et tout ce que nous avons appris jusque là dans notre existence ne sert finalement qu'à nous aider à traverser ce moment d'angoisse, à soutenir cette confrontation au vide, à supporter l'absence de véritable point d'appui, à dire pour que ça compte, même si rien n'est sûr. C'est comme si chacune de nos histoires singulières nous avait amené là, à pouvoir nous engager par une toute petite porte, toujours à ce moment-là trop étroite. Dans le meilleur des cas, notre passé nous vient en aide à ce moment-là, pour nous autoriser au possible d'une parole qui compte. Mais il arrive aussi que le passé nous en empêche, qu'il nous contraigne à ne rien pouvoir dire de neuf, à ne pouvoir que répéter, à nous interdire

d'inventer. Les cas de figure sont nombreux où dire est presque impossible.

Néanmoins, le jour où « je » pose l'acte de parler, sans tout à fait savoir, mais en assumant autant ce que je sais que ce que je sais pas, ce jour-là, les justifications s'évanouissent, les raisons disparaissent. Ne reste alors que l'angoisse légitime d'avoir à parler et de soutenir l'acte de dire.

Mais pourquoi la haine ?

Mais alors pourquoi la haine ? Disons qu'elle survient à chaque fois que le subterfuge est démasqué, chaque fois que nous apparaît que c'est le vide qui habite le plein, le trou qui est au cœur du vase, chaque fois que se refait entendre à nos oreilles ce que nous croyions consistant et solide, n'est en fait que fragile et précaire. Mieux même, la haine émerge chaque fois que nous ne reconnaissons pas que l'autre n'est qu'un autre autre comme nous, lui aussi truffé de partout, avec seulement un semblant de consistance et de solidité, et que cela ne nous empêche pas d'avoir à dire, mais que notre dire n'est jamais qu'une moitié de dire, qu'un *mi-dire* comme disait Lacan, qu'un dire qui accepte qu'il ne dit pas tout, ni tout à fait. Et que pourtant, c'est en disant ainsi, dans l'impossibilité de pouvoir tout dire, avec cette évidence-là chevillée au corps, que ce dire nous fait sujet, qu'il fait que nous sommes quelqu'un pour un autre et qu'à notre tour nous pouvons faire que cet autre soit quelqu'un pour nous.

Mais à chaque fois que ces données-là s'estompent, que nous croyons avoir vaincu cette absence de certitude, que nous pensons avoir réussi à y substituer de l'assurance, ce qui est alors ainsi déjà programmé, qui resurgit comme le phénix de ses cendres, c'est ce vide ; de le voir ainsi réapparaître alors que nous avons pensé en être venu à bout, cela suscite notre haine.

À mettre ainsi la haine au cœur de la parole, il faut convenir que cela ne nous laisse aucune chance pour nous en débarrasser vraiment. À mettre ainsi l'autre au cœur de nous-même, il faut convenir que cela ne nous donne aucune chance de nous trouver bien chacun avec son seul moi-même – son seul « moi-m'aime » faudrait-il peut-être écrire. À mettre ainsi le vide au centre du plein, il faut convenir que cela rend d'emblée suspecte toute consistance qui se donne comme sans faille.

C'est pourtant bien ce subterfuge qui fait que la force de la parole est extravagante : parler permet d'évoquer ce qui n'est pas là. Que ce soit l'éléphant d'Afrique ou les pyramides du Caire ou encore les chutes du Niagara. Cette aptitude à la langue est au fondement même de tout ce que les hommes ont pu réaliser. Inutile d'en faire ici le catalogue, une bibliothèque entière n'y suffirait pas. En revanche, comme nous l'avons déjà fait entendre, elle se paye aussi d'un prix fort, d'un prix nécessaire à l'humanisation. Nous l'appellerons volontiers la nécessité d'une perte, d'une soustraction, autrement dit un moins-de-jour. Impossible en effet d'être dans la présence pleine,

car du fait d'habiter la parole, c'est comme si notre rapport à la réalité restait affecté de cette distance à laquelle le langage nous a autorisé et condamné dans le même mouvement. D'où d'ailleurs qu'aucun objet ne nous satisfait vraiment, qu'aucune chose ne peut saturer notre désir. Henry Michaux dans ses Poteaux d'angle évoquait ceci très bien : *Seigneur Tigre, c'est un coup de trompette en tout son être quand il aperçoit sa proie (...). Qui, ose comparer ses secondes à celles-là ? Qui, en toute sa vie eut seulement dix secondes tigre ?* Contrairement à l'animal, lorsque nous nous précipitons sur l'objet, quel qu'il soit, nous emportons avec nous cette distance, ce recul, cette absence. Si le mot peut nous rendre la chose présente même en son absence, il ne peut que manquer la présence pleine de la chose du fait de l'absence qu'il y introduit. À cet égard, impossible d'avoir le beurre et l'argent du beurre. À cet endroit précis, il faut choisir. Perdre ou pas, mais si nous refusons de perdre, c'est rien, c'est pas de parole possible. C'est donc, de plus, un choix forcé : la parole ou rien !

Pourquoi nous étendre sur tout cela pour parler de la haine ? D'abord parce qu'il est peut-être utile de savoir pourquoi elle nous habite, pourquoi elle peut surgir en nous à chaque instant, pourquoi elle nous suit comme notre ombre ; ceci nous dispensera de vouloir en faire l'économie, de travailler à l'éradiquer, de penser pouvoir nous en débarrasser. Ensuite et surtout, parce qu'il faut identifier ses destins possibles, ce qu'on peut espérer pour son avenir, peut-être même repérer qu'il y a de bonnes et de moins bonnes manières de faire

avec elle et que, pour ce faire, il n'est pas inutile de prendre la mesure de comment depuis des siècles, on s'est débrouillé avec elle, ce qui, d'ailleurs, nous permettra de nous demander si c'est toujours avec le même soin qu'on la prend en charge aujourd'hui pour la faire mûrir, pour la rendre comestible et même digeste, autrement dit, la moins toxique possible. Enfin, parce que lorsqu'on s'occupe de maltraitance, cela pourrait être utile de connaître les différents visages qu'elle peut prendre, les diverses évolutions qu'elle peut rencontrer, et de savoir si tout cela pèse du même poids dans le risque que la haine fait courir à ceux qui feront la génération de demain.

Sommairement d'abord, nous dirons que cette perte, cet « il n'y a pas », ce vide de l'origine, cet impossible de l'adéquation du mot à la chose que véhicule le langage, c'est comme la contrainte que chaque sujet humain doit intérioriser pour s'humaniser. Voyons un enfant, imaginons-le laissé entièrement à lui-même: sa parole n'émergera pas et sa durée de vie sera même très limitée. C'est d'ailleurs l'histoire des enfants-loups. Ou celle du sauvage d'Itard. Ou encore celle de l'expérience de Frédéric II qui voulait savoir quelle était la langue parlée à l'origine et qui, pour ce faire, confia à des nourrices une quarantaine de nouveaux nés avec la consigne de ne jamais leur parler. Ainsi elles auraient pu observer quelle langue émergerait spontanément: le latin, le français, l'allemand. Aucun de ces enfants n'atteignit l'âge de huit ans et l'empereur n'eût pas de réponse à sa question. Sans appel à la vie par la parole

de l'autre, c'est le bout du chemin qui est très – trop – vite rencontré. Encore faut-il consentir à prendre cela en compte ?

Pour preuve aussi, ce qu'avait mis en évidence le linguiste Jakobson¹: dans toutes les langues du monde, en langage-bébé, papa se dit avec des labiales, et maman se dit avec des formes en *m-m*, émission phonique seule compatible avec la succion. Autrement dit, dire maman peut se dire la bouche pleine, mais pour dire papa, il faut ouvrir la bouche, autrement dit, il faut du vide. Condition qui, sans être suffisante, est toujours nécessaire pour que la différenciation signifiante soit possible puisqu'elle est le préalable toujours à maintenir pour que parler advienne.

La haine est toujours haine de l'Autre en soi

Remarquons que ce langage qui nous spécifie, dont nous tirons à juste titre notre superbe, nous vient des autres qui nous précèdent, de ceux de la génération d'avant. Dès lors, nul parlêtre ne peut s'en prétendre propriétaire. Ses propres mots lui viennent, disons le en un mot, de l'Autre. Ce qu'il pense être son autonomie n'en est donc que très relative. Il conviendrait plutôt de parler d'aut(r)onomie. et mettre ainsi fin à toute idée d'autofondation. L'humain est un aut(r)onome, un autonome à

¹ R. JAKOBSON, *Pourquoi "papa" et "maman"?* in *Langage enfantin et aphasie*, Editions de Minuit, 1969.

partir des autres, à partir de l'Autre. L'homme ne peut se penser seulement autoréférent, ni revendiquer être sa propre origine, car celle-ci lui échappe. Mieux encore, c'est parce qu'elle lui échappe qu'il peut s'en prévaloir, se donner un ombilic, qu'il peut, par exemple, s'inventer ses mythes.

Le paradoxe n'en est que plus sidérant : aussi singuliers, aussi courageux puissions-nous être, cela ne change rien au fait que nous sommes d'abord fabriqués dans le matériau de l'Autre. Et la chance pour chacun de soutenir son être singulier passe par l'assomption de ce « d'abord fabriqué dans le matériau de l'Autre », de ce qu'il doit reconnaître comme sa dette à l'Autre, ensuite comme un détachement d'avec cet Autre, une séparation nécessaire – qui suppose une coupure, l'ouverture d'un vide – à partir de laquelle seulement il peut inventer son propre trajet.

Cette séparation d'avec tout ce qui lui vient de l'Autre, n'est donc que sa manière à lui de s'approprier le vide qui habite la parole, de consentir à la Loi des *trumains*. C'est pour cela qu'il est exigé de chaque trumain qu'il quitte les premiers siens, qu'il « abandonne » ses père et mère, comme il est dit dans la Genèse ; c'est aussi la raison de l'interdit de l'inceste : un dit doit s'interposer entre la mère et l'enfant, qui doit les séparer, tant l'enfant, de la mère que la mère, de l'enfant. C'est pour cela que l'enfant – le futur sujet – devrait pouvoir compter sur l'appui d'un autre que le premier Autre, sur un père, sur un autre que la mère, pour l'autoriser à se décoller, à prendre son envol et

qu'ainsi il puisse se distancer de qui est dit de lui. Deux choses essentielles viennent en effet l'aider à se séparer : bien sûr, cet autre que la mère, comme nous venons de le dire, mais d'abord le fait que la mère, le premier Autre de l'enfant est dans l'impossibilité de dire qui il est vraiment. Elle va parler de lui, lui laisser croire qu'elle sait qui il est, c'est indispensable, car dans ce mouvement, elle fournit le matériau de l'Autre, elle dit les mots où il va avoir à se dire ; mais en lui disant ce qu'il est, elle le suppose capable de dire un jour à son tour ; les mots qu'elle lui fournit, disant qui il est, sont donc déjà truffés de l'absence de pouvoir dire qui il est, encore moins qui il sera. Autrement dit, elle le parle, mais en le parlant, elle lui fait aussi don de ce vide sur lequel il pourra – et devra – prendre appui pour dire à son tour. Car cette scène de l'Autre d'où vont être fournis au sujet les mots qui vont le dire ne contient pas le seul mot qui l'aurait vraiment intéressé, le mot qui aurait dit qui il était.

Pour son identité, il ne lui sera donné qu'un nom et un prénom, mais il ne s'agit que d'une coquille vide. Le patronyme, s'il indique la place dans la généalogie, ne livre aucun contenu, aucun programme ; tout au plus des contraintes de cadre. Le prénom, juste une référence à un autre qui existe déjà et de quoi ne pas le confondre avec ses frères et sœurs. Donc, l'Autre à l'endroit précis qui pourrait dire qui est le sujet comme tel, ne le définit pas, ne lui dit rien, lui transmet seulement un vide, une place, un lieu d'où il pourra, quand son tour sera venu, soutenir son existence.

Mais du fait de ces mots qui le tapissent à l'intérieur, qui l'habitent déjà troués, déjà truffés par le vide, c'est le passager clandestin des mots qui est introduit. Au cœur du sujet, en son lieu le plus intime se trouvent donc les mots de l'Autre, qui sont d'abord pour lui des étrangers, des venant d'ailleurs, mais au cœur de ce cœur, au milieu de l'Autre, un trou, un manque sur lequel paradoxalement le sujet devra prendre appui pour décliner sa propre singularité.

Voilà pourquoi la haine se niche au cœur de l'être de chacun. Non seulement elle naît du fait de la parole, non seulement elle s'adresse au vide qui habite la parole, mais le lieu de cette adresse est situé à l'intérieur de l'être propre, pas chez l'autre d'abord ; mais du fait que je suis fait dans le matériau de l'Autre, elle est adressée à l'Autre que je contiens en moi-même, à l'Autre que d'abord je suis.

Mais alors, si la haine est aussi originelle que nous le prétendons ici, quel trajet doit-elle suivre chez chaque individu pour ne pas la laisser purement et simplement se satisfaire ? Pourquoi ne pas nous contenter de la laisser s'assouvir puisqu'elle est « réaction normale » à notre condition humaine ? C'est que ce n'est pas la haine qui est en soi à discréditer, puisqu'elle est aussi la vie (il suffit de penser à ce qu'elle est bien acceptée en cas de cas de légitime défense, par exemple). Être capable de haine, c'est aussi assumer d'avoir à se défendre si l'on est effectivement menacé, avoir l'obligation de se préserver, d'assurer sa viabilité.

Mais surtout, il nous faut ici introduire la différence entre la haine et ce que nous appellerons la jouissance de la haine, autrement dit, la satisfaction que l'on peut tirer du fait de s'y autoriser, de lui laisser libre cours, et donc de jouir de haïr celui ou celle qui a la charge de me transmettre ce trait de ma condition, plutôt que d'assumer que ma haine s'adresse au vide. C'est le non discernement entre ces deux lieux d'adresse qui engendre aussi bien le meurtre que la violence. Ce n'est donc pas la haine comme telle qui doit être interdite, puisque de toutes façons, il est impossible de l'éradiquer, mais ce à quoi il faut renoncer, c'est à jouir de sa haine. C'est se maintenir dans la jouissance de la haine qui est interdit.

Combien de fois, par exemple, ne sommes-nous pas en colère contre quelqu'un, contre un fonctionnement, contre une attitude ; mais quel est l'effet de le dire à la personne concernée ? Non pas de le dire à quelqu'un d'autre que la personne concernée, mais d'avoir le courage de le dire vraiment, sans faire appel à la violence pour assurer ce dont en fait, on n'est jamais sûr qu'à moitié, sans masquer le différent qui nous oppose. Si vraiment la chose est dite au bon endroit, ce qu'il faut constater, c'est qu'elle ne laisse pas la colère indemne, elle l'entame, elle la déplace, elle la fait devenir autre, du seul fait d'avoir été dite, sans même qu'il y ait eu réponse en retour, sans même que l'autre en ait pris acte.

Mais voyons ceci encore plus avant. Si, comme nous le soutenons, notre aptitude au langage

engendre notre haine, car elle suppose, exige même le renoncement à l'immédiat, à l'adéquation, il va de soi que cette aptitude est d'abord véhiculée par les premiers qui entourent l'enfant. Tout est donc fait, pourrait-on dire, pour que la confusion soit entretenue entre ce qu'il faut payer au langage – charge que doivent transmettre les premiers autres qui veillent au développement du futur sujet – et les contraintes qu'exercent les parents. Entre la soumission aux contraintes du langage et la soumission aux contraintes parentales. Ajoutons d'ailleurs que c'est précisément le travail de l'éducation que d'arriver à maintenir à cet endroit un discernement. Il ne s'agit pas en effet de se contenter d'exiger l'observance de rituels ou l'ajustement des comportements, ni d'obtenir l'obéissance, il faut faire entendre que ceux-ci ne sont qu'au service d'une capacité de distance que le futur sujet doit arriver à faire sienne. Pour que ce discernement puisse s'opérer, il convient que ceux qui éduquent ne s'identifient pas trop à la loi qu'ils servent, ni non plus qu'ils refusent de s'y identifier sous peine alors de ne pas lui donner chair vivante. Dans ces deux cas, ils empêchent qu'émerge la distinction nécessaire. Ainsi, lorsqu'un parent jouit trop de mettre la limite à un enfant, en lui rendant présente cette incontournable entame, il substitue à la tâche de transmettre la loi commune à tous, la satisfaction d'imposer sa seule loi propre et provoque, de ce fait, le refus de l'enfant, plongé quant à lui dans la confusion de ne pouvoir discerner la soumission à la loi de la soumission à celui qui l'impose. Les exemples ne manquent pas où l'enfant perçoit,

sait que l'adulte, face à lui, s'est abusivement approprié la loi du langage pour se satisfaire lui, par exemple, de sa propre maîtrise, ou de la jouissance d'être obéi. Cette question mérite d'être posée à chaque tournant de ce qu'on appelle l'éducation. De plus, elle mérite d'être posée en amont : pourquoi ce père ou cette mère cèdent-ils sur leur tâche qui est de transmettre la loi des *trumains*, au profit de jouir de leur propre pouvoir ? Probablement parce qu'en eux-mêmes, le travail de discernement qui s'impose n'a pas été suffisamment accompli. On pourrait penser que ceci suffit à les dédouaner de leur méprise mais il n'en est rien, car ce qui caractérise les humains, c'est que si le travail n'a pas été fait à la génération qui nous précède, il n'y a d'autre issue que d'avoir à le faire soi-même sans pourtant y avoir été initié. Rien de moins que cela !

Dans l'autre cas de figure, lorsque les parents refusent de s'identifier à la loi des *trumains*, ne consentent pas à prêter leur corps à ce que se transmette les renoncements nécessaires, ne veulent pas engager leur subjectivité dans le fait de tenir cette place pour leurs enfants, il s'en suit que ces derniers ne sont alors aucunement aidés dans le travail de renoncement à la toute puissance infantile, à l'exigence du tout-tout de suite. Ils ne rencontrent pas d'autres de la génération du dessus qui les aident à abandonner cette position et à intérioriser ces renoncements pourtant incontournables ; ils sont alors livrés à eux-mêmes pour ce qui est de leur tâche d'avoir à intégrer cette donne. En un mot comme en cent, ils sont alors

laissés comme sans mode d'emploi. Ici aussi, bien sûr, la question se pose de savoir ce qui aurait motivé ces parents à renoncer à leur tâche, à démissionner de leur travail d'éducation. Et ce sera la même réponse que dans le premier cas, même si les symptômes se présentent tout à fait autrement. Eux-mêmes n'ont pas fait le travail qui s'impose et lorsque vient le moment où ils ont à le transmettre à d'autres, ils butent sur l'incapacité dans laquelle ils ont été laissés d'intégrer leurs propres renoncements.

Mais dans un cas comme dans l'autre, remarquons que le travail de discernement n'est pas fait, et que c'est, dès lors, la confusion qui est au programme. Ce qui, en l'occurrence, signifie que de tels enfants ne seront pas en mesure de distinguer intériorisation de la loi et soumission à ses représentants abusifs ou démissionnaires, trop dans la présence ou trop dans l'absence. Nous ne serons en effet capable d'accepter que la haine nous habite et qu'elle ne s'adresse pas d'abord à celui ou celle qui nous impose la condition humaine que dans la mesure où l'autre n'est pas abusif. Mais paradoxalement, le démissionnaire obtiendra le même effet, car, faute de médiateur pour donner chair vivante à la loi, nous aurons spontanément tendance à trouver celle-ci insupportable et traumatique plutôt qu'à accepter la nécessité de nous y soumettre.

Autrement dit, la haine de l'enfant a besoin de rencontrer chez un autre de la génération qui le précède une façon de nouer le désir et la loi, le

témoignage de quelqu'un qui a déjà fait pour lui-même le travail ; il ne peut tolérer de ne se trouver qu'en écho avec la jouissance de la haine d'un autre.

Résumons : de tout cela, je peux entendre pourquoi ma haine est inextinguible, qu'il n'y a aucune raison de penser que je puisse m'en débarrasser, la faire disparaître, puisqu'elle est un processus inhérent à la condition humaine ; mais ce qui, en revanche, doit bel et bien s'éponger, voire s'assécher, c'est la jouissance de la haine. La jouissance de la haine, c'est précisément le fait de laisser la haine s'accomplir, se réaliser, comme si on oubliait qu'elle n'est que notre réponse à ce que nous ne mettons plus la main sur ce que la langue nous a déjà dérobé. Or, tout l'enjeu de l'éducation est bien de faire renoncer à son accomplissement, d'en montrer l'irréductible leurre, et de contraindre à la faire devenir autre chose, à utiliser sa force autrement qu'en la réalisant. C'est ce que Freud appelait le travail de la culture, et que Nathalie Zaltzman définit comme le *processus inconscient, moteur de l'évolution humaine qui a pour tâche de faire vivre les humains ensemble en les contraignant à transformer individuellement et collectivement leurs tendances meurtrières aussi loin que faire se peut*².

2 N. ZALTZMAN, *Le garant transcendant* in Eugène Enriquez, *Le goût de l'altérité*, Desclée de Brouwer 1999, p.245.

La haine est toujours affaire collective

C'est ici que se pose la question de l'avenir de la haine ; nous ne pouvons en effet que nous interroger pour savoir si ce travail de la culture, ce travail de contraindre à *transformer individuellement et collectivement les tendances meurtrières* est toujours suffisamment à l'œuvre aujourd'hui et plus précisément si les structures sociales actuelles se donnent toujours une telle tâche comme programme. Ce n'est pas l'actualité récente des banlieues en France ni le fait divers tragique³ de cette enseignante agressée au couteau par un de ses élèves qui viendra contredire la pertinence de la question.

Nous avons d'ailleurs quelques raisons, si pas d'en douter, à tout le moins de prendre la mesure des difficultés dans lesquelles se trouvent aujourd'hui de plus en plus de personnes à estimer spontanément devoir participer à ce travail, aussi bien à titre individuel qu'à titre collectif. Nous pourrions, dans le même mouvement, nous demander si la maltraitance aujourd'hui décriée et pour laquelle de plus en plus de structures psycho-médico-sociales semblent convoquées, n'est pas plutôt le signe d'un affaiblissement de ce travail de la culture. C'est donc dans le même mouvement que nous pourrions venir donner quelques indications sur l'actualité de la maltraitance.

3 Le Monde, 18 décembre 2005.

Nous reprendrons pour aller plus loin, l'exemple récent sur lequel nous avons avancé quelques hypothèses, celui de ce jeune enfant, meurtrier à trois ans et demi.⁴

« Tragédie incompréhensible » affirme-t-on tant dans le public que parmi les autorités concernées. Mercredi après-midi, une jeune mère, pensionnaire d'une maison d'accueil pour femmes en difficulté confie la garde de sa fille de quatre semaines pour quelques minutes à une autre locataire du centre. Profitant sans doute d'un moment d'absence de tout adulte auprès du nourrisson, un petit garçon de trois ans et demi s'en est pris au bébé, l'a fait tomber de son landau et l'a frappé et violenté jusqu'à ce que mort s'en suive. Les enquêteurs ont reconstitué la scène et il a même été procédé à l'enregistrement audio-visuel de l'entretien. Le doute ne semble pas subsister: l'enfant a refait avec une très grande violence les gestes meurtriers avec une poupée.

Les questions fusent de toutes parts: un enfant de trois ans et demi peut-il être un meurtrier? Comment s'explique cette flambee de violence? Comment rendre compte d'une telle méconnaissance? Mais aussi, de manière plus générale, pourquoi cette montée de la violence chez les enfants, des enfants

4 Nous reproduisons ici comme tel l'article qui a paru dans La libre Belgique du 25 février 2005 et qui a été repris dans pas moins d'une dizaine de revues et de sites Internet.

tyrans à ceux qui vont jusqu'à frapper leurs parents? Et surtout pourquoi se montrent-ils violents de plus en plus tôt?

À l'heure où nous en sommes, nous ne savons évidemment encore que très peu de choses de la singularité de la tragédie. Qui était les parents, quelle fratrie, quelles conditions à son début d'existence? Quelle violence à la génération du dessus? Aurait-il lui-même été déjà la victime de violence? De quelle souffrance psychologique chez cet enfant, ces faits ont-ils été la traduction? Il ne s'agit pas ici de discréditer ces pistes pour comprendre ce qui a eu lieu, bien au contraire, mais peut-être convient-il aussi d'emblée d'identifier avec le plus de lucidité possible ce dont cette tragédie pourrait être le symptôme, et cela au risque d'un "politiquement totalement incorrect".

Contrairement à ce qui circule dans l'opinion ambiante, l'enfant n'est pas une oie blanche pas plus qu'il n'est cet ange qu'on voudrait épargné de nos vicissitudes d'adulte. Contrairement à ce qui circule, l'enfant n'est pas l'égal des parents, et les droits que nous lui reconnaissons aujourd'hui ne rendent pas périmées les contraintes qu'il convient toujours de lui imposer. Contrairement à ce qui circule, un enfant est spontanément habité par la violence pulsionnelle et il a besoin de son environnement pour l'aider à faire de cette violence autre chose que de la destruction.

L'enfant est un petit incestueux et meurtrier en puissance – nous le savons depuis Freud mais nous sommes plus que jamais disposés à ne rien vouloir en savoir. Ceci ne veut pas tant dire qu'il veut faire l'amour à maman, ni qu'il veut tuer papa; ceci veut surtout dire qu'une force libidinale est à l'œuvre dès son plus jeune âge et que celle-ci le pousse à fusionner avec la mère en même temps qu'elle le conduit à vouloir faire disparaître quiconque viendrait interrompre cette lune de miel. Sa libido a dès lors besoin des premiers autres qui l'entourent pour se confronter à une force contraire et ainsi lui permettre de trouver une autre issue que le renfermement sur cette dyade ou la destruction de toute altérité. C'est tout simplement la tâche de ce que depuis des siècles, on appelle l'éducation. Celle-ci implique donc, paradoxalement, de faire violence à la violence de l'enfant car cette dernière est à la hauteur de la force libidinale qui l'habite et le petit d'homme a besoin de rencontrer des adultes capables d'empêcher sa violence d'abord, de la lui interdire ensuite, autrement dit de lui transmettre les moyens grâce auxquels ils ont eux-mêmes réglé cette question.

Certes à trois ans et demi, on ne peut parler d'un homicide délibéré, car à cet âge-là, l'enfant n'a pas de représentation suffisante de la mort mais si le drame s'est réalisé, c'est parce que le vœu meurtrier à l'égard de l'intrus – fût-il un puîné ou tout simplement un nourrisson

– a rencontré la réalité et que rien n'est venu en empêcher l'accomplissement.

Sans doute, nul n'a, en ce cas précis, rien à se reprocher, mais collectivement, nous laissons penser que l'enfant est une oie blanche n'induirait-il pas de ne plus devoir prendre la juste mesure de ses vœux incestueux et meurtriers ? Ne nous autoriserait-il pas à nous dispenser de faire violence à sa violence ?

Car voilà, en nos temps de mutation du lien social, l'air ambiant est à l'égalitarisme, à la permutabilité des places, à la symétrie des statuts, à la réciprocité des droits, à la parentalité hors différence des sexes, à la garde alternée... et dans ce contexte où tous les repères d'hier sont suspendus, trouver son orientation est souvent difficile. Aujourd'hui, qui pour soutenir que cela relève encore du travail de parent, d'éducateur, d'enseignant, de contraindre l'enfant, fût-ce même parfois par corps, à intégrer une limite, à faire sienne une seule place, à accepter un cadre ? Et qui pour endosser la haine de l'enfant – sa violence – qui ne pourra pourtant qu'émerger lorsqu'il devra prendre acte de cette entame qui lui vient de l'autre ? Qui pour repérer que ce qui est traumatique n'est pas la limite qui lui est alors imposée mais bien plus le fait qu'en l'invitant à éviter l'interdit plutôt qu'à l'intégrer, on le laisse sans recours, abandonné de qui pourrait lui indiquer le chemin des moyens psychiques qui lui permettraient de consentir à la limite ?

Nous nous laissons aujourd'hui croire que l'enfant n'a pas de travail psychique à accomplir pour intégrer les paramètres qui lui permettront l'accès à une vie sociale ; ainsi, nous nous épargnons souvent de devoir l'éduquer et nous lui économisons d'avoir à réguler ses pulsions. Moyennant quoi, nous le livrons à lui-même et le laissons devenir la proie de sa propre violence pulsionnelle.

Nous en sommes même – comme à propos de notre jeune meurtrier – à ne plus pouvoir penser qu'une violence pourrait survenir autrement que comme le résultat d'une violence à laquelle il aurait déjà assisté ou qui lui aurait été faite. Peut-être en l'occurrence est-ce le cas, mais c'est faire fi de ce que permet pourtant la plus simple observation clinique, à savoir que la première violence que l'enfant rencontre n'est autre que celle qui l'habite intimement, celle qui résulte de ce conflit entre ses désirs incestueux et meurtriers et l'interdit qui s'y oppose. Et que dans ce conflit, les chances que ce soient le travail de la culture et l'élaboration psychique qui l'emportent sont directement proportionnelles à l'aide qu'aura pu trouver l'enfant dans sa famille ou dans son premier entourage.

Mais où la famille va-t-elle trouver l'appui pour faire ce travail si l'ensemble du discours social délégitime ceux et celles qui ont la possibilité et le devoir de lui venir en aide pour construire ses premières régulations ? Où un parent va-t-il trouver sa légitimité d'empêcher et inter-

dire si tout vient lui dire qu'il suffit d'aimer? Oserions-nous penser que le crime de notre jeune meurtrier ne serait que le symptôme de ce à quoi nous ne voulons plus nous confronter? Ne rien vouloir savoir de la violence qui habite un enfant ne nous aurait-il pas dédouané de la tâche d'avoir à y faire face? Cela ne nous permettrait-il pas de nous délester de notre propre violence? Allons-nous de ce fait nous satisfaire de comptabiliser les enfants-tyrans, de prendre acte du nombre croissant de violences dans les crèches, d'encoder les statistiques de parents battus? La tragédie qui vient de survenir, la borne de l'âge qu'elle dépasse outrageusement, ne serait-elle pas le prix que nous payons au fait de nous être collectivement débarrassés de la nécessité de ce qui s'est appelé pendant des siècles, l'éducation?»

De manière pour nous tout à fait inattendue, cet article a eu un "succès" d'audience. Ceci nous a même étonné car on peut se demander ce qui a fait parmi nos collègues une telle unanimité. Heureusement, quelque lecteur particulièrement vigilant – rigoureux et amical – en l'occurrence Yves Cartuyvels⁵, nous écrivait en réponse à cet article d'une voix tout à fait dissonante. Le sérieux de sa critique nous autorise - avec son accord - à la reproduire ici partiellement.

⁵ Yves Cartuyvels est juriste de formation. Il est professeur aux Facultés St Louis à Bruxelles.

«...Un mot rapide quand même pour te dire mon étonnement... grandissant en te lisant: autant j'adhère à la première thèse ("l'enfant n'est pas une oie blanche", c'est un petit incestueux et meurtrier en puissance, (...)) ce qui cadre assez bien, de fait, avec ce que pose Freud dans "Malaise dans la culture", par contre, la deuxième thèse me paraît extrêmement discutable, pour ne pas dire plus, en tant qu'elle se fonde sur un cas particulier – dont on connaît mal les antécédents de surcroît – pour dénoncer un phénomène de "culture" soit, pour dire gros, le thème de la perversion du lien social qui te tient à cœur. L'induction que tu proposes présente, selon moi, une incompatibilité logique entre les deux moments de ton argumentation: si, comme tu le laisses entendre, l'enfant est structurellement capable du pire ou habité d'un désir de mort eu égard au nourrisson "rival", c'est de tout temps et de tous lieux et ça n'a rien à voir avec les mutations du lien social que tu dénonces. On pourrait dire que c'est bien au-delà. Et de fait, ce désir incestueux et meurtrier du petit enfant se retrouve dans tous les types de familles autant dans celles où les montages normatifs sont les plus classiques que dans celles qui se sont recomposées sur d'autres schémas; et sans doute aussi, trouverait-on sans trop de difficultés des exemples de drames semblables à d'autres époques dominées par d'autres modes plus verticaux de relations sociales. (...) Par rapport au drame qui s'est produit, on

peut à mon sens déduire du caractère structurel de la pulsion qu'il faut éduquer l'enfant, le surveiller en bas-âge et, en l'occurrence, que laisser seul un enfant de trois ans avec un nourrisson est un risque sérieux. Mais sans doute, pas grand chose de plus. Et je ne comprend pas – au sens logique du terme – comment, après avoir souligné cette dimension de structure, on peut faire de ce drame l'illustration d'un phénomène culturel de "mutation du lien social" marquée par l'avancée de la haine ou de la perversion comme emblème montant de la structure sociale contemporaine (ta deuxième thèse): si tout enfant est un "meurtrier en puissance", quel rapport avec la garde alternée – dont, je t'avoue par ailleurs, que la mise en accusation généralisée me laisse rêveur –, avec l'homoparentalité, l'enfant-tyran (on risque ici de très mal te comprendre...), l'échange généralisé des places, etc.? A contrario, accepterais-tu, qu'à partir d'un drame semblable s'étant produit dans une famille des plus "classiques", on en vienne à dénoncer le rapport à la norme "étouffant" d'un lien social "disciplinaire" à l'œuvre dans "l'ordre des familles"? Comprendons-nous bien: je ne nie pas du tout la pertinence des questions que tu poses, même si je ne partage pas toujours tes analyses. Mais je ne vois pas le lien avec le drame en question: pour ma part, je crois qu'on a surtout affaire ici à un drame du "social"... et je ne pense pas que ce drame soit très exemplaire d'une "mutation du lien social" dans son ensemble... »

En tout cas, la position est claire et nous l'avons prise comme une invitation à expliciter davantage ce que nous pensons pouvoir soutenir du côté d'une interrogation sur l'avenir de la haine.

Yves Cartuyvels a entièrement raison d'évoquer l'éventualité d'un drame du « social »; il a raison de penser que l'environnement de cet enfant montrait des carences et que c'est donc la pauvreté affectivo-sociale de l'entourage qui a laissé cette tragédie se perpétuer. Un tel cas de figure est tout à fait plausible puisqu'il va de soi que, depuis longue date, le travail moindre de symbolisation que l'on rencontre parfois dans les milieux défavorisés génère des passages à l'acte et induit plus facilement des comportements psychopathiques.

Bien que cette interprétation soit entièrement légitime, une autre lecture, certes moins optimiste, nous semble pourtant mériter toute l'attention. Pour la saisir au plus juste, nous devons d'abord préciser ce que nous entendons dans le contexte de mutation du lien social qui est le nôtre.

Une crise de la légitimité

Une précision d'abord: ce que Yves Cartuyvels appelle notre deuxième thèse recouvre effectivement notre lecture d'un changement inédit dans l'Histoire concernant la structure du lien social, mais notre thèse ne vise qu'à identifier avec précision la confusion que ce changement risque d'entraîner, auquel cas, mais *auquel cas seulement*, ce

serait à une sorte de perversion généralisée que nous devrions faire face. Nous ne pouvons entériner que de ces deux aspects, il ne soit fait qu'une seule thèse, encore moins que leur conjonction aille de soi, car c'est précisément parce que nous voulons faire émerger cette difficulté à laquelle nous sommes tous aujourd'hui confrontés que nous nous contraignons à ce travail de discernement.

Cela dit, la thèse que nous soutenons, en effet, est celle d'une mutation inédite du lien social qui atteint nos sociétés techno-scientifiques avancées et dans laquelle nous sommes aujourd'hui tous emportés, que nous le sachions ou pas. Les sujets y sont emportés à titre individuel, bien sûr, mais c'est aussi l'ensemble de nos institutions, y compris la famille, qui s'y avère entraîné.

Pour soutenir cette thèse, nous partons d'un fait clinique apparemment anodin, mais très révélateur de ce que pourrait engendrer cette mutation du lien social. Depuis une vingtaine d'années est apparu pour beaucoup de parents une difficulté à dire «Non!» à leurs enfants. L'argument qu'ils finissent parfois même par donner au clinicien pour justifier cette difficulté est que leur enfant risque de ne plus les aimer.

Ce symptôme est devenu suffisamment fréquent pour être aujourd'hui identifié comme lié au fonctionnement du social, alors qu'il a toujours existé comme isolé. Nous ne l'interpréterons pas comme lié à un délitement de l'autorité – ce qui ne ferait simplement que repousser le problème un peu

plus loin – pas plus que comme déterminé par la croissance explosive des sollicitations à la consommation qu'exerce notre société, bien que ces interprétations aient par ailleurs toute leur pertinence. Nous lirons en revanche l'extension de cette difficulté comme la conséquence d'une *crise inédite de la légitimité*. Il n'y a en effet pas de traces dans l'Histoire d'une génération de parents qui ne se reconnaissent pas la légitimité de pouvoir – et même de devoir – interdire à leurs enfants. Aujourd'hui, comme nous le savons, beaucoup de parents se sentent plutôt obligés d'être en mesure de pourvoir, en même temps qu'impuissants de ne pas laisser faire, à tel point qu'il nous a fallu inventer le *soutien à la parentalité*. D'où vient ce renversement ?

Il ne s'agit pas ici des conséquences d'une nouvelle crise de légitimité comme on en a vu se répéter dans l'Histoire, car ce qui est inédit, c'est que la crise que nous décrivons frappe jusqu'aux premiers autres qui ont en charge l'enfant – donc le futur sujet – ce dont ils ont toujours été protégés au travers des crises de légitimité. Aujourd'hui, il s'agit donc bien plus d'une *crise de la légitimité en tant que telle*.

Notons d'abord que cette crise de la légitimité est congruente avec l'avancée de la modernité. Il n'y a donc pas lieu de s'en plaindre mais plutôt d'en prendre la mesure. Dans un ouvrage fort intéressant mais dont nous contesterions plusieurs aspects, Jacques Rancière rappelle à sa manière combien c'est ce trait qui définit la démocratie, à

savoir qu'elle est proprement cet ingouvernable sur quoi tout gouvernement doit en définitive se découvrir fondé⁶.

Il nous faut donc prendre acte de ce que le pas de la modernité consiste bien à révéler que la légitimité d'hier, en l'occurrence la plupart du temps référée au religieux, n'était jamais qu'un semblant de légitimité, une fiction, et que ce qui est à regarder en face, c'est le vide qui se cachait derrière une telle légitimité. Celle-ci est dès lors entièrement à réinventer.

Si des parents sont aujourd'hui en difficulté pour interdire à leurs enfants, c'est pour une raison d'atteinte à la structure même de ce qui leur donne leur place; c'est parce que le bien-fondé de la place différente sur laquelle ils pouvaient jusqu'à aujourd'hui spontanément s'appuyer pour assurer leur travail d'éducation, s'est estompé, n'a plus de représentation dans le social. En nous référant à ce que Freud et Lacan nous ont enseigné, nous pouvons avancer, comme nous l'avons fait plus haut, que parler suppose toujours d'avoir consenti à une perte de jouissance, autrement dit, d'avoir fait sa place au vide. La mise en place de ce vide génère aussitôt deux places différentes: celle d'où l'un parle et celle d'où l'autre écoute. Ecouter en français courant peut aussi être synonyme d'obéir. Et prendre la parole n'est pas sans évoquer le fait de commander. C'est dès lors au travers de la fracture, de la dissymétrie irréductible entre ces

deux places que ce vide constitutif continue à s'appréhender au quotidien. Voilà pourquoi, hier, la plupart du temps, prendre la mesure du vide qui habite la parole se faisait par le biais de la rencontre avec celui qui occupait la place du maître. Nous pouvons en conclure que cette perte de jouissance, cette prise en compte du vide, l'enfant y était donc d'abord contraint comme de l'extérieur, via ses premiers autres; et venait ensuite le moment où il devait intérioriser cette contrainte de la condition humaine, autrement dit la subjectiver. Or jusqu'il y a peu, le travail incombant aux parents de faire accepter cette perte à l'enfant allait de soi parce qu'ils pouvaient se soutenir de ce que l'ensemble du social rendait cette nécessité perceptible à chacun. La place différente reconnue par tous au chef, par exemple, signifiait bien qu'était identifiable la légitimité d'une entame à la toute-jouissance d'un chacun. À cet égard, le social organisé sur le modèle religieux, reconnaissait comme allant de soi une place de transcendance et figurait cette nécessaire soustraction de jouissance via la place d'exception, celle de Dieu, du roi, du chef, du père, tous en mesure d'imposer légitimement des interdits à partir du bien-fondé d'une différence de places spontanément reconnue par tous. Mais ce modèle a été progressivement ébranlé, autant par le discours de la science, que par les avancées triomphantes de la démocratie et est aujourd'hui déclaré obsolète avec l'avènement du néo-libéralisme. Depuis peu, tout se passe comme si nous nous étions affranchis non seulement de toute transcendance, mais dans le même mouvement de tout transcendantal.

6 J. RANCIÈRE, *La haine de la démocratie*, La Fabrique, 2005, p.57.

Non seulement de toute place d'exception, mais, dans le même mouvement, de toute différence de places.

Ce moment de libération dans lequel nous sommes depuis une ou deux dizaines d'années est particulièrement déterminant, car cette liberté acquise par chacun engendre la possibilité d'une grande confusion: être libéré de la façon dont la contrainte était présentifiée hier peut être pris pour être libéré de toute contrainte.

Rappelons ce qu'en disait Freud à cet égard: Quand une communauté humaine sent s'agiter en elle une poussée de liberté, cela peut répondre à un mouvement de révolte contre une injustice patente, devenir ainsi favorable à un nouveau progrès culturel et demeure compatible avec lui. Mais cela peut être aussi l'effet de la persistance d'un reste de l'individualisme indompté et former alors la base de tendances hostiles à la civilisation.⁷

De la même façon d'ailleurs, Hannah Arendt indiquait: si l'on retire l'autorité de la vie politique et publique, cela peut vouloir dire que désormais la responsabilité de la marche du monde est demandée à chacun. Mais cela peut aussi vouloir dire qu'on est en train de désavouer, consciemment ou non, les exigences du monde et son besoin d'ordre; on est en train de rejeter toute responsabilité pour le monde: celle de donner des ordres, comme celle d'y obéir⁸.

Mais cette libération n'engendre pas l'anomie parce que c'est désormais un autre régime symbolique qui organise le lien social. Pour faire saisir la structure de cette mutation, il faut renvoyer aux paradoxes de Russell, dans la théorie des ensembles. En mettant en évidence «la classe des classes qui ne s'appartiennent pas elles-mêmes», l'auteur des Principia Mathematica énonçait un principe de limitation interne à l'organisation d'un système symbolique. Il mettait en évidence une possibilité de choix entre un système consistant et incomplet, ou un système complet et inconsistant. Il faut entendre «consistance» dans le sens mathématique, c'est-à-dire sans contradiction logique interne. Ainsi en est-il, par exemple, de la phrase bien connue selon laquelle «tous les crétois sont des menteurs». Si nous prenons en compte qu'Epiménide qui la prononce est lui-même un crétois, il faut en tirer la conclusion qu'il est un menteur, mais alors, quelle valeur, quelle consistance a encore la phrase qu'il vient d'énoncer? En ce dernier cas, prendre en compte qu'Epiménide est crétois amène à devoir déclarer la formule inconsistante. Au contraire, en ne se posant pas cette question, en traitant Epiménide comme en place d'exception, la formulation devient consistante, sans contradiction logique interne. Autrement dit, ce que ce type de paradoxes a fait émerger, c'est que nous avons un choix à faire entre deux régimes symboliques, soit un ensemble consistant, mais qui supposait l'incomplétude, puisqu'un de ses éléments devait en être exclu, (Epiménide ne peut être un menteur lorsqu'il prononce la formule), soit un ensemble complet mais alors frappé

7 S. FREUD, *Malaise dans la civilisation*

8 H. ARENDT, *La crise de la culture*, Folio-Gallimard, 1972

d'inconsistance, autrement dit dans lequel des vérités peuvent se contredire radicalement (Epiménide est un menteur selon la formule, mais il n'est pas un menteur quand il l'énonce). Choix forcé, donc, entre incomplétude et consistance d'une part, ou complétude et inconsistance de l'autre. À partir de ces présupposés logiques, nous pouvons soutenir qu'en nous libérant de la transcendance, tout se passait comme si nous étions passés à un régime symbolique du lien social qui se présente dorénavant comme complet et inconsistant.

Mais la confusion peut alors se faire entre d'une part, penser être désormais libéré de toute incomplétude, de toute chefferie et, d'autre part, avoir seulement remplacé le semblant de la chefferie par le semblant de la complétude; en ce dernier cas, nous restons contraints à l'incomplétude, du fait de notre aptitude à la parole même si ce n'est pas à la même incomplétude qu'hier. En revanche, si nous nous pensons comme libérés désormais de toute chefferie, de toute incomplétude, non seulement de la transcendance mais aussi du transcendantal, il n'est pas difficile de saisir que ceux qui partagent cette illusion vont dans la foulée se croire affranchis de toute différence de places et donc aussi du vide que cette différence laisse entrevoir. Alors qu'en fait, nous restons, bien que différemment, toujours tout autant confrontés au vide et à la haine que ce dernier ne peut qu'engendrer.

Autrement dit, participer de cette confusion entraîne spontanément la délégitimation de la place

d'exception qui peut dès lors être déclarée périmée et, dans ce cas de figure, tous ceux qui ont à prescrire la soustraction de jouissance comme donne irréductible de la condition humaine ne savent plus ce qui les autorise à cette tâche. Et ceci atteint aujourd'hui autant les enseignants ou les politiques que les parents. Car, hors cette légitimité, ces derniers ne disposent plus de ce qui leur permettrait de soutenir d'être l'adresse de la haine de la génération suivante et se trouvent alors contraints de s'assurer d'abord l'amour de leurs enfants; ils ne peuvent plus accepter d'être cette butée contre laquelle la vague doit venir régulièrement se confronter pour progressivement s'éteindre. En revanche, ils doivent par exemple recourir à la négociation ou même à la contractualisation pour obtenir la légitimité de la place qui reste pourtant la leur.

Mais s'en suit d'une manière plus générale que l'institution familiale qui avait en charge la préparation des enfants à prendre leur place dans la vie sociale, et les moyens d'assurer cette tâche via la légitimité de la différence des places générationnelles, est devenue le lieu d'un amour réciproque et symétrique qui n'aurait désormais plus rien d'autre à fournir que le climat nécessaire à la maturation de l'enfant perçue comme spontanée et se devrait même de protéger celui-ci aussi longtemps que nécessaire des avatars et des traumatismes engendrés par la vie collective.

Pour la première fois donc, dans l'Histoire, s'est fracturée la solidarité entre le fonctionnement

social et celui de la famille qui préparait à y trouver sa place: désormais la famille va protéger de la société. Moyennant quoi, une autre conséquence apparaît: de n'être plus contraint à s'inscrire dans le social par ses premiers autres, l'enfant se trouve spontanément invité à récuser le travail de subjectivation qui l'enjoignait dans le même mouvement à renoncer à sa toute puissance infantile et à se séparer de ses premiers autres.

Le destin postmoderne de la haine

Et c'est là, dans ce qu'il est convenu d'appeler la postmodernité, que nous risquons de nous promettre un destin inattendu de la haine. Si celle-ci qui, comme nous l'avons indiqué, ne peut que «normalement» émerger lorsque les premiers autres de l'enfant viennent lui signifier qu'il doit consentir à la perte de la toute-jouissance, ne rencontre pas un autre capable de supporter le choc, elle ne peut pas évoluer, ni se transformer, elle est laissée à sa propre trajectoire de destruction, abandonnée à sa seule jouissance.

Or, les parents, s'ils sont délégitimés, s'ils ont été emportés dans la confusion que nous avons décrite, ne se sentent plus capables d'encaisser le choc, tout à s'interroger sur le bien-fondé de ce qu'ils ont – ou non – à soutenir. Moyennant ce flottement, ce “trop de jeu” dans le rouage, la rencontre n'a le plus souvent pas lieu: le parent esquive la haine de l'enfant ou s'y soustrait en évitant systématiquement le conflit. Auquel cas, ne

trouvant plus d'adresse à sa haine, le jeune ne se confronte plus à un autre qui, avant lui, a déjà pu y faire avec elle; de ce fait, il ne reçoit plus le témoignage de ce que transformer sa haine en autre chose est possible.

Et lorsqu'à la génération suivante, ce même jeune qui n'aura pas été amené à métaboliser sa haine sera confronté à celle de ses propres enfants, il sera comme face à une tache aveugle, une zone blanche, incapable à son tour de supporter d'en être l'adresse et ne trouvant d'autre issue que celle de la dénier. Nous soutenons que c'est celle-là ou celle-là chez qui pourrait s'observer la disparition de cette précaution jusque là pourtant évidente qui consiste à ne pas laisser un nouveau-né seul avec un autre enfant plus âgé.

Voilà pourquoi nous pouvons suivre parfaitement notre interlocuteur lorsqu'il nous fait remarquer que *c'est de tout temps que l'enfant est structurellement capable du pire ou habité d'un désir de mort eu égard au nourrisson «rival»*, mais, contrairement à sa position, cela pourrait n'avoir pas rien à voir avec les mutations du lien social. Car c'est ce que nous voulons faire remarquer avec notre développement: contrairement à ce que nous avons toujours pensé jusqu'à présent, les raisons d'histoire individuelle ne sont pas les seules en mesure de rendre compte de tels passages à l'acte. Ceci reste bien sûr vrai, mais il peut aussi s'agir d'autre chose, à savoir des effets de ce que la structure du social qui, hier, légitimait les parents à faire le travail de contraindre l'enfant à

faire sienne cette contrainte, ne rend aujourd’hui ni perceptibles, ni dès lors encore prégnantes ces obligations. Ainsi les effets de la cette crise de la légitimité que nous avons évoquée pourraient atteindre la construction de la subjectivité. Simple-ment parce que la légitimité d’hier n’a plus cours et que nous ne nous sommes pas encore attelés à en reconstituer une qui donnerait une plus juste place à la négativité qui nous constitue.

De ce fait, tout se passe comme si le « traitement » collectif de la haine n’était plus pris en charge par le discours social. Faute de pouvoir prendre appui sur un discours social qui les valide, ceux qui ont la tâche de prescrire une nécessaire perte de jouissance, ne trouvent plus de bien fondé à soutenir la place qu’ils doivent pourtant toujours occuper; il s’agit en ce cas, bien sûr, de leur incapacité propre, mais aussi et même surtout de la conséquence de l’abandon dans lequel ils sont laissés par les modalités actuelles du lien social. Ce mécanisme vient ainsi induire un flottement dans le traitement collectif de la jouissance de la haine, et a des effets sur le travail de civilisation: c’est cette entropie qui ouvre la voie – ce qui, à soi seul, est déjà une preuve de ce qui est ici avancé – à ce qu’il faille en appeler à une reparentalisation. Celle-ci ne peut se faire avec justesse qu’après avoir identifié d’où venait la déparentalisation et ne peut se satisfaire d’un appel réitéré aux compétences parentales.

Un détour par le cinéma: De battre mon cœur s’est arrêté

Disons simplement que tel pourrait bien être le lot commun – à cet égard, moins enviable qu’il n’y paraît – du sujet contemporain, postmoderne, soi-disant autonome, débarrassé de toute hétéronomie. En le laissant croire à une autonomie d’emblée acquise, en lui donnant l’illusion qu’il n’aurait plus à s’affranchir de contraintes par ailleurs irréductibles, en lui permettant de faire l’impasse sur l’incontournable aliénation préalable à tout travail de séparation qu’exige l’autonomie, ce serait comme lui permettre de faire l’économie du traitement de sa haine. Charge alors pour lui de rectifier le tir, ce qu’il ne peut faire qu’avec le tribut payé à la loi du genre, à savoir une charge pour la subjectivation d’autant plus lourde qu’elle n’a pas été effectuée en temps utile et que le sujet va devoir prendre ce renoncement à son seul compte, sans alors l’aide des autres pour l’arrimer dans l’altérité. Un film récent de Jacques Audiard, *De battre mon cœur s’est arrêté*, situe bien la difficulté d’un tel sujet en butte à devoir régler par lui-même la haine qui l’habite. Tom est dans l’immobilier, gérant de biens, administrateur d’expulsions musclées. Son père – joué admirablement par Niels Arestrup – est un père copain et voyou: il demande à son fils ce qu’il pense de sa nouvelle conquête, il sait que cela ne se demande pas mais le lui demande quand même, il magouille de manière véreuse et entraîne son fils jusqu’à lui proposer de “régler” ses comptes, au sens propre du terme, c’est-à-dire de cogner sur ceux qu’il ne peut plus soumettre,

tout simplement parce que lui n'a plus la force de cogner. En un mot comme en cent, ce père n'est pas un père parce que la différence des places et des générations qu'il a la charge de soutenir est estompée, annulée au profit d'une assistance mutuelle, d'une collaboration, d'une complicité, d'une suite d'arrangements. Tom obéit, il exécute les contrats du père et ira jusqu'à demander à sa nouvelle maîtresse (Emmanuelle Devos) qui entre-temps l'avait déjà quitté, de retourner, moyennant indemnités, au chevet de ce père pour le veiller et le surveiller. Ça suinte les arrangements en tous genres, les combines maffieuses. Ce rendez-vous manqué avec le père – mais aussi, de ce fait, avec l'altérité – plutôt même, cette absence (car il n'y avait ici manifestement pas d'abonné à l'adresse paternelle) Tom (l'acteur Romain Duris rend cela à merveille) le paye d'un prix fort : la haine l'habite et il ne sait qu'en faire, et le fait de trouver un semblant de satisfaction dans des combines de tous genres ne le soulage de rien, ne l'apaise pas, au contraire cela l'encombre, l'embarrasse, lui pèse, l'entrave, l'empêtre, l'embrouille. C'est jusqu'à son corps qui trinque, qui ne cesse d'être agité, sauvage, ne tenant pas en place, secoué, comme inlassablement enfiévré.

Un jour, au hasard d'une de ses arnaques, il revoit le vieux professeur de sa défunte mère, jadis pianiste célèbre. Celui-ci rappelle à Tom qu'il était un enfant doué pour l'instrument et l'invite à venir faire une audition. Le héros du film rencontre un maître – enfin, un lieu d'adresse – qui lui fait signe, qui l'appelle à une vocation ; il saute sur l'occasion

de renouer avec la lignée maternelle mais aussi de se mesurer à la contrainte, à la limite, celle de la partition musicale. Là où la rencontre via le père n'avait pas eu lieu, il va refaire l'essai par la voie de la mère, mais en se confrontant à la rigueur de la loi, via celle de la partition musicale. Nouvelle chance pour le sujet de discerner entre soumission à la contrainte pour désirer et soumission à la contrainte pour faire jouir l'autre. Cela, grâce à sa professeur de piano, une chinoise récemment arrivée à Paris qui ne parle pas français, mais qui ne s'empêchera pas de vitupérer en chinois lorsque son élève voudra récuser les exigences de la partition qu'il s'était pourtant mises lui-même. Cette langue étrangère n'est sans doute pas pour rien dans la possibilité de cet échange. Ce qui n'a pu avoir lieu dans la langue de Tom pourrait avoir lieu dans la musique avec l'aide de quelqu'un qui ne peut échanger avec lui par les mots mais seulement par les gestes du corps et la référence aux exigences de l'écriture musicale. Gardons néanmoins présente à l'esprit cette rage qui l'anime quand, face à ce piano qu'il a choisi, il semble ne pas tolérer ce dont il s'est pourtant fait l'obligé.

Refaire l'essai et cette fois le réussir, s'inscrire dans la langue de l'autre, en accepter les règles et les contraintes, trouver de ce fait à sa haine une voie de sortie, ne plus compter sur le père qui de toute façon n'est pas là, compter seulement sur soi-même pour faire le travail qui, jusque là, a toujours été évité, s'aider de qui veut bien prêter son invite (le professeur de sa mère) et sa rigueur (la professeur de piano), mais quand même ne pou-

voir compter que sur ses seules forces pour se hisser à la hauteur d'une inscription dans la loi commune à tous, et éponger de ce fait ces illégitimes jouissances maffieuses dans lesquelles il noyait ses journées: tel est l'enjeu. Le résultat opère, Tom y arrive, mais non sans perdre tous ceux qui ne comprennent rien au trajet qu'il s'impose (ses copains et complices de racket), non sans avoir à s'imposer de rester en place, assis sur sa chaise devant le piano, non sans se confronter à ses démons rageurs, non sans faire violence à la haine qui l'habite, la contraindre, la forcer, la faire rentrer dans ces rails que sont les touches noires et blanches. Ce forçage du corps, c'est lui qui doit l'assurer, puisque personne n'a voulu le faire en son temps pour lui. D'ailleurs, ce n'est pas qu'un forçage, c'est aussi la seule manière qui lui reste d'appivoiser sa haine, de domestiquer sa violence pulsionnelle – de la d'homestiquer aurait sans doute suggéré Lacan – de l'amadou, de l'adoucir, en un mot de la civiliser.

Mais il ne faut pas nous laisser éblouir par cette épreuve de rattrapage : la tentative est certes heureuse mais la réussite n'est pas assurée pour autant. Son audition ne se passera pas comme il l'espère. La raison apparente en serait la nuit agitée qu'il vient de passer à cause de ses anciens adjoints aux arnaques, mais surtout, que le frayage de la nouvelle voie est loin d'avoir été suffisamment accompli. Si pendant les premières trente années de son existence, la jouissance de Tom s'est organisée selon la voie de la jouissance de la haine, en changer le cours, c'est comme changer le

lit d'un fleuve, un travail titanesque qu'il va devoir répéter au jour le jour pour que, progressivement il soutienne de renoncer à cette jouissance et qu'une autre façon de jouir puisse se frayer une voie; et il faut encore savoir que même s'il y arrive, même s'il lui est enfin possible d'inscrire son existence autrement, cette nouvelle construction restera fragile et n'aura jamais la stabilité d'une construction qui aurait été faite au moment opportun.

Cette fragilité sera le prix à payer pour le sujet qui veut se remettre en ordre sur le trop tard, devrait-on dire. Même si enfin, il arrive à se mettre en ordre. Bien sûr, la haine de Tom aura trouvé dans ce trajet via la musique une autre voie, elle se sera émoussée dans le consentement qu'il aura enfin accordé à la limite et à la nécessité d'inscrire pour lui-même cette soustraction irréductible, bien sûr l'effet de sa confrontation à la loi des *trumains* via le piano et avec un autre – en l'occurrence, une – pour l'y aider aura l'effet de lui faire accepter ce qu'il avait jusque là pu éviter. Néanmoins, les événements de la vie – le meurtre de son père par un malfrat russe que le fils avait identifié comme trop costaud pour lui, et la rencontre fortuite, deux ans plus tard, avec le meurtrier de son père – le feront aussitôt reglisser dans sa jouissance d'aparavant et le conduiront en ligne droite à accomplir la vengeance et à jouir à nouveau de sa haine. Il est vrai que cette fois, néanmoins il ne franchira pas l'interdit du meurtre, mais précisément après avoir cogné sans limites, après avoir quasiment castré son adversaire, c'est pendant plusieurs secondes que Tom hésitera à presser sur la gâchette, son

corps entier tremblant du travail psychique qu'il devra accomplir pour ne pas céder à sa jouissance de tuer le meurtrier de son père, mais aussi évidemment, par déplacement, son père tout court.

Tout son gain psychique est certes là, dans cet interdit du meurtre qu'il est désormais capable de soutenir; c'est un gain, bien sûr, énorme, mais dont nous pouvons en même temps percevoir la faiblesse. Car il faut aussi estimer le coût de l'opération, de la remise en ordre sur le trop tard. D'abord, remarquons qu'il n'est pas si fréquent que ce rattrapage puisse avoir lieu, car la plupart du temps, quand un sujet s'est construit sans devoir dès le premier âge faire sa place à l'altérité en lui, il se constitue une immunité à l'égard de toute confrontation à l'Autrui. Cette immunité risquant surtout de le rendre capable de perpétuer sans cesse l'évitement, et cela jusqu'à ce que mort s'en suive. Nous voulons dire que dans ce cas de figure, au-delà des apparences, le sujet risque bien de rencontrer la mort réelle avant l'altérité. Ensuite, à supposer même qu'il tente, voire réussisse l'épreuve de rattrapage - autrement dit, dans le meilleurs des cas - ce travail exigera d'un tel sujet un important travail de renoncement mais ne garantira aucunement de ne pas redescendre d'un seul coup, à l'occasion de tel ou tel événement, presque tous les échelons qu'il était parvenu à gravir. Car de ne pas avoir consenti à ce que d'autres - ses premiers autres s'entend - inscrivent en temps utile, c'est-à-dire hors de sa portée, l'altérité en lui, ne lui laisse que l'issue d'avoir à l'inscrire lui-même, ce qui signe bien l'insoluble

paradoxe, puisque le propre de l'altérité, c'est bien qu'elle ne peut être dépendante du seul sujet.

Ce point mérite d'être largement souligné car il dit à sa manière ce qu'écrivait déjà Kant dans son *Traité de pédagogie* lorsqu'il avançait: *La discipline soumet l'homme aux lois de l'humanité, et commence à lui faire sentir la contrainte des lois. Mais cela doit avoir lieu de bonne heure. Il n'y a personne qui, ayant été négligé dans sa jeunesse, ne soit capable d'apercevoir dans l'âge mur, en quoi il a été négligé, soit dans la discipline, soit dans la culture (car on peut nommer ainsi l'instruction). Celui qui n'est point cultivé est brut; celui qui n'est pas discipliné est sauvage. Le manque de discipline est un mal pire que le défaut de culture, car celui-ci peut encore se réparer plus tard, tandis qu'on ne peut plus chasser la sauvagerie et corriger un défaut de discipline.*⁹ Profitons de ce rappel pour émettre notre objection. Si toute la culture ambiante laisse entendre que cette discipline n'est plus nécessaire, il est probable alors, que contrairement à ce que disait Kant, le sujet à l'âge mur ne soit même plus capable d'apercevoir en quoi il a été négligé. Nous soutenons que c'est exactement ce qui arrive au sujet de notre post-modernité.

Ce que l'histoire de Tom - exemple paradigmatique - fait précisément bien entendre, c'est la difficulté dans laquelle est laissé le sujet lorsqu'il n'a d'autre issue que d'avoir à se discipliner lui-même.

⁹ KANT, *Traité de pédagogie* (1776), Hachette Paris 1981

Le fait qu'il veuille y parvenir à trente ans, est certes déterminant et doit être porté à son crédit, mais cette démarche tardive signe une absence qui est loin d'être sans conséquences. Car si l'altérité est imposée à l'enfant pendant qu'il se construit, elle est et restera au centre de sa subjectivité en même temps qu'hors de sa portée, alors que si c'est à lui de l'intégrer plus tard, elle n'arrivera pas – dans le meilleur des cas – à ne pas dépendre de son bon vouloir. Tel est l'enjeu : dans le premier de cas de figure, l'intervention des premiers autres auprès de l'enfant lui retire des mains la reconnaissance de l'altérité et le contraint à renoncer à jouir de sa haine ; l'effet de l'opération ainsi menée est cette inscription en lui de l'altérité qui n'est plus tributaire de son bon vouloir précisément, mais bien arrimée à ceux qui ont fait le travail pour lui. Ceux-ci pourront dès lors disparaître parce que les marques et les traces de l'entame à laquelle ils ont contraint l'enfant lui resteront irréversiblement accessibles. Alors que dans le second cas de figure, cette opération pourra toujours prétendre à la réversibilité, au retour en arrière, à l'effacement, puisque l'inscription s'avère ici demeurée entièrement au pouvoir du sujet.

La rage de Tom quand, devant son piano, il semble ne pas tolérer ce dont il s'est pourtant lui-même fait l'obligé, nous pouvons précisément l'interpréter comme ce qui résulte de l'antagonisme intérieur dans lequel il est pris : c'est le symptôme de ce que la réversibilité est toujours possible. Ce n'est plus la haine comme telle contre ce qui le contraint, c'est la rage d'avoir à s'imposer cette

voie qu'il s'est choisie et, pour ce faire, d'avoir à renoncer à celle qui jusque-là était la sienne. C'est ce qu'il veut et ce que dans le même mouvement, il ne veut pas. Sa rage résulte de cet antagonisme en lui qu'il se donne maintenant l'obligation de résoudre, mais quoi qu'il soutienne comme choix, le prix est exorbitant, à la hauteur de comment jusque là il avait évité de le payer. Car le poids du clivage est maintenant entièrement sur ses épaules, et même si l'autre peut l'aider, il ne peut lui être d'aucun secours pour décider de l'issue qu'il lui donnera. C'est donc aussi la rage d'être abandonné à lui-même. Jusque là, il avait pu éviter de se séparer, il faut maintenant qu'il s'arrache !

Est-ce ainsi qu'il faut entendre l'expression aujourd'hui courante chez certains jeunes pour dire qu'ils s'en vont, qu'ils quittent la soirée ou le groupe : « je m'arrache » ? Prix de ce retournement que l'on voit à l'œuvre, par exemple, dans le film *8 Mile*, où le chanteur de rap, Eminem doit, pour se sortir de la fange, « s'arracher », où, dans son trajet, il doit faire seul le travail de tenir à distance sa mère (par exemple, lorsqu'elle tente de prendre son fils pour confident de sa difficulté à jouir avec son compagnon du moment). Est-ce ainsi qu'il faut entendre cette inversion inédite de la douleur de la séparation lors de la première mise de l'enfant à l'école maternelle, à savoir, comme l'avancent de nombreux témoignages, qu'aujourd'hui, la nouveauté c'est que ce ne sont plus les enfants qui pleurent mais bien les parents ?

Retour sur la haine

Bien sûr, tout cela peut être nié et, statistiques à l'appui, il n'y aurait aucune difficulté à décrier ce que certains appelleront notre nostalgie ringarde. Nous n'entrons pas ici dans ce débat, simplement parce qu'il nous faut constater qu'actuellement aucun constat ne peut être avancé sans qu'immédiatement ne soit objecté le constat inverse. C'est dans l'air du temps que d'exiger la pluralité des avis, et tant mieux si la nécessité de se faire un jugement contraint désormais à tenir compte d'un ensemble d'opinions et d'avis d'experts; mais en même temps, il faut bien constater que la pluralité des manières de penser a fréquemment comme effet d'entraîner la paralysie de tout jugement qui pourrait avoir à tirer conséquence. Or, c'est ce dernier, seul – un jugement qui tire conséquence – qui, au risque de se tromper, véhicule avec lui ce vide que nous avons évoqué, et c'est l'estompement, voire la disparition de ce vide qui charrie d'emblée l'inconséquence des savoirs qui, bien souvent, nous caractérise. Dès lors, nous soutenons plutôt de donner oreille aux personnes qui travaillent aux premières lignes et qui font part de leur désarroi devant la montée de la violence chez des enfants de plus en plus jeunes, de leur inquiétude, de leur impuissance à ne pas vraiment disposer de ripostes à la hauteur des enjeux. C'est un pari, c'est peut-être la limite de notre propos, mais nous le soutenons. Car ce lien social qui noue les sujets de la post-modernité, ce lien social où chacun peut et même doit se penser autonome, libéré de toute dette à

l'égard du transcendantal, où la perte nécessaire pour fonder le collectif n'est plus de mise, en tout cas n'est plus clairement visible, ce lien social nous laisse croire – même sans délibérément le vouloir – que serait enfin levé l'obstacle qui empêchait l'accès à la satisfaction complète, à la jouissance de l'immédiat, au tout-tout de suite, au tout possible. Une telle bascule et la confusion qui s'en suit sont loin d'être sans conséquences.

Car ce vide irréductible qui habite chacune de nos paroles, cette absence qui truffe notre présence, s'en trouve comme devenus eux-mêmes obsolètes. Ce qui désormais s'impose comme devant aller de soi, c'est, au contraire, la possibilité de mettre la main sur la chose, la maîtrise complète, l'organisation totalement efficace. Paradoxalement, s'en suit une inversion de taille: ce qui devient alors opprobre à notre autonomie en devenir, violence à nos possibles sans limite, blessure narcissique à notre toute-puissance enfin révélée à nous-mêmes, c'est l'insatisfaction, l'échec, le ratage.

Faut-il dès lors nous étonner que, de ce fait, notre discours social se révèle intolérant à l'égard de la faille, l'hiatus, l'exception, l'interstice, la fente, la fêlure, la lézarde... Tous ces mots qui précisément désignent « ce qui ne colle pas », ce qui ne fait pas rapport, ce qui n'est pas réciproque, ce qui ne communique pas, ce qui résiste, ce qui échappe, ce que dans le miroir le sujet ne voit jamais de lui, ce qui dans l'image la déborde, ce qui est en deçà – ou au-delà – du symétrique, de la parité, de l'égalité. Autrement dit, ce que Lacan a appelé le

réel. Tout cela nous apparaît aujourd'hui comme incongru, offense à nos compétences, traumatisme à éponger, blessure dont il faut guérir, maladie honteuse, déficit à combler, vide à évacuer...

Du fait de cette bascule, de cette catastrophe, comme on le dit dans la théorie du même nom, tout ce qui a trait au manque inscrit dans la condition humaine ne trouve plus sa place. En revanche, bien sûr, mais dans le même mouvement du nouveau politiquement correct, l'air ambiant prescrit l'égalitarisme, la symétrie des places, la réciprocité des droits, la parentalité, autrement dit une parenté affranchie de la différence des sexes, l'alternance de la garde des enfants en cas de séparation ou divorce des parents, l'égalité des genres, l'équivalence des générations, etc.

Pour encore répondre à notre questionneur, il ne faut pas entendre ici que nous contre-indiquons la garde alternée en soi, mais plutôt que nous sommes opposé à sa prescription généralisée et d'office prévalente, car elle signe et entérine ce changement de norme. De ce fait, c'est aussi bien la possibilité de tenir compte du cas par cas pourtant toujours nécessaire que celle de pouvoir régler la question autrement que dans la parité et la symétrie qui se trouvent évacuées.

Ce mouvement qui littéralement nous emporte, même si beaucoup restent vigilants aux aberrations auxquelles il nous entraîne, il faut repérer ce qu'il produit. En effet, si la dissymétrie, l'incommu-

nicable, le vide qui nous fait parler (ce que le psychanalyste appelle le réel) n'ont plus de place dans le discours du collectif (ceci d'autant plus que le libéralisme débridé et la société dite de marché, font offre concrète de nous en distraire de mieux en mieux) de quelle manière encore traiter collectivement la jouissance de la haine, comment nous imposer de lui trouver un autre destin que sa réalisation? Comment encore prescrire qu'au jeu du désir, il faut perdre pour pouvoir gagner?

Bien sûr, le propos pourra paraître excessif, la contamination n'a pas atteint l'ensemble du discours, il reste des lieux où l'on ne lésine pas sur les différences et les asymétries et ce n'est pas parce qu'on appelle désormais le professeur un accompagnateur de savoir qu'il perd tout crédit aux yeux de l'élève; bien sûr, il y a encore des parents qui sont capables de dire «Non» à leurs enfants, qui ne pleurent pas quand ils mettent leur enfant pour la première fois à l'école; bien sûr que l'on rencontre toujours des juges qui assument leurs responsabilités... et fort heureusement, d'ailleurs... Il n'empêche qu'aujourd'hui la confusion est grande et que s'il s'agit toujours de nous donner la tâche de transmettre d'une génération à l'autre ce qui fait les traits de la condition humaine, il s'agit aussi de prendre acte de ce que, dans un tel contexte, nous sommes plutôt invités à croire que l'enfant n'a pas de travail psychique à accomplir pour intégrer ce qui lui permettra l'accès à une vie sociale. Ce faisant, nous entérinons la délégitimation qui entraîne nombre de responsables à ne plus assumer d'être l'adresse de la haine de la génération

suiuante. Moyennant quoi ne sera plus fait le travail qui consiste à transformer individuellement et collectivement les tendances meurtrières aussi loin que faire se peut.

C'est en ce cas, et en ce cas seulement, mais dont plusieurs signes indiquent l'actualité que nous nous autorisons à interroger: quel avenir pour la haine?

Bibliographie

- A. Badiou, *Le siècle*, Seuil, 2005.
- P. Chaillou, *La violence des jeunes*, Gallimard, 1996.
- M. Enriquez, *Aux carrefours de la haine*, EPI, 1984.
- A. Fine, F. Nayou, G. Pragier, *La haine, haine de soi, haine de l'autre, haine dans la culture*, PUF, 2005.
- J.M Forget, *L'adolescent face à ses actes... et aux autres*, Erès, 2005.
- M. Gauchet, *La démocratie contre elle-même*, Tel, Gallimard, 2002.
- M. Gauchet, *La condition politique*, Tel, Gallimard, 2005.
- J.P. Lebrun, *Un monde sans limite*, Erès, 1997.
- J.P. Lebrun, *Incidences de la mutation du lien social sur l'éducation*, Le débat, novembre-décembre 2004, numéro consacré à «L'enfant-problème», Gallimard.
- J.P. Lebrun et E. Volckrick, (sous la direction de) *Avons-nous encore besoin d'un tiers ?*, Erès, 2005.
- C. Melam, *L'homme sans gravité*, entretiens avec J.P. Lebrun, Folio, 2005.
- J. Rancière, *La haine de la démocratie*, La Fabrique, 2005.
- N. Zaltzman, *Le garant transcendant*, in *Le goût de l'altérité*, Desclée De Brouwer, 1999.
- ... et bien sûr, l'ensemble des œuvres de S. FREUD et de J. LACAN.

Prenons le temps de travailler ensemble.

La prévention de la maltraitance est essentiellement menée au quotidien par les intervenants. En appui, la Cellule de coordination de l'aide aux victimes de maltraitance a pour mission de soutenir ce travail à deux niveaux. D'une part, un programme à l'attention des professionnels propose des publications (livrets Temps d'arrêt), conférences, formations pluridisciplinaires et mise à disposition d'outils (magazine Yapaka). D'autre part, des actions de sensibilisation visent le grand public (campagne Yapaka: spots tv et radio, magazine, autocollants, carte postale, livre pour enfant...).

L'ensemble de ce programme de prévention de la maltraitance est le fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction Générale de l'Aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE). Diverses associations (Ligue des familles, services de santé mentale, planning familiaux...) y participent également pour l'un ou l'autre aspect.

Se refusant aux messages d'exclusion, toute la ligne du programme veut envisager la maltraitance comme issue de situations de souffrance et de difficulté plutôt que de malveillance ou de perversion... Dès lors, elle poursuit comme objectifs de redonner confiance aux parents, les encourager, les inviter à s'appuyer sur la famille, les amis... et leur rappeler que, si nécessaire, des professionnels sont à leur disposition pour les écouter, les aider dans leur rôle de parents.

Les parents sont également invités à appréhender le décalage qu'il peut exister entre leur monde et celui de leurs enfants. En prendre conscience, marquer un temps d'arrêt, trouver des manières de prendre du recul et de partager ses questions est déjà une première étape pour éviter de basculer vers une situation de maltraitance.

La thématique est à chaque fois reprise dans son contexte et s'appuie sur la confiance dans les intervenants et dans les adultes chargés du bien-être de l'enfant. Plutôt que de se focaliser sur la maltraitance, il s'agit de promouvoir la « bienveillance », la construction du lien au sein de la famille et dans l'espace social: tissage permanent où chacun – parent, professionnel ou citoyen – a un rôle à jouer.

Ce livret ainsi que tous les documents du programme sont disponibles sur le site Internet:

www.yapaka.be

Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine de la petite enfance. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...

Déjà paru

- L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents. Collectif.
- Avatars et désarrois de l'enfant-roi. Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.*
- Confidentialité et secret professionnel: enjeux pour une société démocratique. Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais.*
- Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance. Reine Vander Linden et Luc Roegiers.*
- Procès Dutroux; Penser l'émotion. Vincent Magos (dir).
- Handicap et maltraitance. Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem.*
- Malaise dans la protection de l'enfance: La violence des intervenants. Catherine Marneffe.*
- Maltraitance et cultures. Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.
- Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux. Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant.
- Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir: le risque de la confusion. Serge Tisseron. *
- Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles. Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.
- Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale. Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo Patricia Laloire, Françoise Mulkay, Gaëlle Renault. *
- L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale? Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour.*
- Voyage à travers la honte. Serge Tisseron.

*Épuisés mais disponibles sur www.yapaka.be